



# Mimi

de Claire Simon

## Fiche technique

France - 2003 - 1h45

Réalisatrice :  
**Claire Simon**

Image :  
**Claire Simon**  
**Michel Dunan**

Montage :  
**Claire Simon**  
**Julie Pelat**  
**Pichel Toesca**

Son :  
**Pierre Armand**

Musique :  
les musiciens **Diego**  
**Origlia** et **Mohamed**  
**Mokhtari**

Interprète :  
**Mimi Chiola**



## Résumé

Mimi, la cinquantaine, vit à Nice. Au gré des lieux où elle se promène, des rencontres dues au hasard, elle raconte sa vie, dans le désordre et par bribes. Son père mort pendant la guerre d'une occlusion intestinale alors qu'il avait toujours faim. Son parcours, d'ouvrière à patronne d'un restaurant. Son homosexualité, vécue et assumée sur les conseils d'un moine tolérant et compréhensif. Son installation, dans une ferme, en pleine campagne de l'arrière-pays niçois, aux côtés d'un homme bourru et secrètement amoureux d'elle...

## Critique

Mimi est une conteuse sensationnelle. Quelqu'un qui a aimé et souffert, comme tout le monde. Mais quand elle raconte sa vie, les épisodes clés de sa vie, elle en est l'auteur, l'actrice, le peintre. «Les gens qui sont filmés dans les reportages à la télévision ne le sont jamais dans l'idée qu'ils pourraient faire une oeuvre en parlant, dit la cinéaste Claire Simon. On les montre comme des témoins, on les met en situation d'avouer quelque chose, on les torture, on en fait des victimes.» Mimi, elle, ne se confesse pas, tout au contraire, elle est en représentation. Elle est une héroïne de roman-feuilleton.

Mimi a son style à elle, d'une puissance évocatrice étonnante, imagé et lacunaire, éloquent et elliptique. Un détail, un dialogue, un silence fournissent la matière, le tissu de chacune de ses histoires, des histoires de famille et de guerre, d'amour et de mort. Elle est comme l'écrivain qui n'en finit pas d'explorer ses propres tragédies, ses mythes personnels en de brefs récits, dont elle tire plaisir et consolation. Des

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

récits très maîtrisés, d'évidence remâchés, construits, sédimentés au fil du temps. (...) Son premier amour, une ouvrière qui ressemblait à Gina Lollobrigida dans **Pain, amour et fantaisie**. Le paysan qui lui a servi de père mais qui voulait être son mari...

Claire Simon a fait le pèlerinage à Nice, la ville natale de son héroïne, et aussi à Saorge, dans les montagnes de l'arrière-pays, où elle vit à présent. Elle filme la cité méditerranéenne comme personne. Nice dans la brume. Nice des vieux quartiers, historiques comme périphériques, sensuelle, aux accents d'Italie et aux parfums d'Arabie. Le port, la voie ferrée, la voie rapide, les berges du Paillon asséché, caillouteux, plutôt que le paysage californien, éclatant de la promenade des Anglais. Nice traversée, exaltée en une succession de tableaux. Et, au milieu du tableau, la cinéaste accompagne son personnage. Mimi avec sa dégaine de baba cool dégingandée, son blouson, sa frange et ses lunettes. Mimi gourmande de rencontres, comme cet amoureux des trains qui passe son temps à les enregistrer. Mimi qui fait vibrer le décor de ses souvenirs.

Ce n'est pas qu'on s'identifie à Mimi. Tout le dispositif cinématographique de Claire Simon, entre théâtralité et mise à nu, tient l'ego de son héroïne à distance. Pourtant, ce que dit Mimi nous touche, nous revigore. Parce que la cinéaste réussit à en faire un personnage familial, universel. Et qu'est-ce qu'elle dit, Mimi, au fond ? Elle dit que la mort est autant vie qu'elle est mort, que la vie vaut la peine d'être vécue. Elle dit que chaque vie est un roman.

Isabelle Fajardo  
*Télérama n° 2778 - 12 avril 2003*

Nouvel objet singulier dans la filmographie de Claire Simon, **Mimi** est le fruit d'une rencontre entre la cinéaste et Mimi Chiola, personnalité romanesque, forte et émouvante, qui aime raconter

des histoires. Ensemble, les deux femmes sont parties à la recherche du temps perdu sur les traces de l'héroïne. De cette promenade est né un splendide collage de morceaux de cinéma, reliés entre eux par une bande-son d'une qualité remarquable où alternent la voix limpide de Mimi et des passages musicaux d'une grande beauté. A l'origine de chacune des parties du puzzle, la sensation provoquée par un objet, un son, un lieu, qui font remonter un souvenir enfoui à la surface de la mémoire de Mimi.

La relation entre les deux femmes sert de déclencheur au récit. Mimi s'adresse d'abord à la réalisatrice-accoucheuse à la deuxième personne du singulier. Très vite, la parole gagne en envergure, jusqu'à devenir objective, politique, et noyer dans son universalité la singularité de la situation. Le récit s'autonomise en même temps que la caméra quitte le corps de l'héroïne pour entreprendre une errance sensuelle sur les matières et paysages alentour.

La dimension horizontale de l'échange entre les deux femmes se double d'une dimension temporelle verticale induite par une dilatation chaque fois répétée du passé dans le présent. Les histoires prennent ainsi une dimension mythique, produisant chacune son petit film, précieux, mais dont la cohérence d'ensemble ne s'impose d'abord pas de manière évidente. Le film emprunte une piste, bifurque, revient, part dans une troisième direction. Des rencontres plus ou moins fortuites donnent lieu à de petites fictions où s'improvisent une chanson, une danse, un projet pour une vie ultérieure. Des moments de pur présent qui cassent le rythme du film en le ponctuant de magnifiques respirations.

(...) Toute la vie de Mimi a été guidée par la quête de l'autre et d'une vie libre, en harmonie avec ses rêves. Fortement inscrite dans l'histoire du siècle, son histoire individuelle, menée comme un combat régulier, emporte le spectateur de la seconde guerre mondiale aux

luttons féministes en passant par l'histoire de la classe ouvrière. Jamais théorisée, son émancipation, qui l'a progressivement conduite à la sérénité, s'affirme dans la mise en scène de Claire Simon.

De la ville (Nice) où Mimi a grandi, obligée de quitter l'école très jeune pour s'occuper d'une mère grabataire, et où elle a assumé son homosexualité malgré son éducation catholique, jusqu'à la montagne où elle s'est installée plus tard avec une femme, l'histoire s'incarne dans le rapport entre le corps de Mimi et les lieux qu'elle parcourt avec Claire Simon.

Etranger, froid au début du film, le décor est d'abord celui d'une époque révolue. Le père mort, au centre du récit, plane au-dessus du cimetière comme un fantôme. Les citrons à cause desquels il a reçu un éclat de mine ont disparu du jardin où Mimi raconte l'histoire.

C'est au cours d'une marche dans la montagne, jusqu'à la maison perdue que Mimi a choisie pour passer sa vie d'adulte, que le passé et le présent, l'histoire et la géographie se réconcilient dans une douce harmonie. L'ascension lumineuse s'achève dans un plan magnifique, une danse sous un vieux toit de pierres, au coucher du soleil, devant une fenêtre ouverte sur la nature sauvage de l'arrière-pays niçois.

Isabelle Regnier  
*Le Monde - 8 avril 2003*

Alors qu'elle grimpe vers sa maison, une «campagne» de l'arrière-pays niçois, Mimi, guidée sur le chemin empierré par le son d'un accordéon ami qui là-haut l'attend, dit : «C'est agréable d'être accueilli ainsi.» Le nouveau film de Claire Simon est au diapason de cette invite. C'est agréable d'y être accueilli. C'est-à-dire avec une générosité telle que tout ce que Claire Simon dépose sur la table, et dont elle ne fait pas tout un plat, est bon à voir, à écouter, à déguster, à digérer.

En l'espèce, les histoires de Mimi, femme d'une cinquantaine d'années qui se penche sur un passé pétri de singularités ordinaires : des parents, du travail, des passions. Le commun d'une mortelle. Qui ne vaudrait peut-être pas la peine d'un film si Claire Simon ne le distinguait, lui donnant des images nécessaires (en aucun cas des illustrations façon soirée diapo-psycho ou publicité pour les paysages) et des sons adéquats : **Mimi** est autant une ritournelle qu'un film, et, en guise de critique, on pourrait très bien la fredonner.

Au fil de ses récits gigognes qui ne sont ni un témoignage ni une confession mais plutôt une tentative d'épuisement de la banalité, Mimi reste suffisamment discrète, distraite ou elliptique pour qu'à chaque coin de plan s'ouvrent en grand des appels de fiction.

Toutes ses vies sont des débuts de roman : celui de son père, mort d'avoir cueilli des citrons (la Mort en ce jardin ?). Celui de sa mère qui posait un torchon propre sur la vaisselle sale (on a le droit de pleurer). Celui de Mimi qui à propos de gondolière avait confondu Venise avec un Monoprix (de fait, comme l'ont chanté Sheila et Ringo, *Laisse les gondoles à Venise*). Autant de vrais événements, infimes et sourds, qui valent bien les événements bruyants du monde et qui, surtout, les font résonner. C'est ainsi que la révélation de son homosexualité (le mot n'est jamais dit) n'en est pas une - la sensation n'est pas le genre de la maison - mais plutôt l'occasion de penser autrement à Gina Lollobrigida dans **Pain, amour et fantaisie**. A sa façon, à son balcon, Mimi se trouve préposée aux machines de l'univers. A nous, comme un cadeau, de les faire turbiner.

Pourquoi, chemin faisant, pense-t-on par exemple à Bresson et à Pagnol ? Parce que **Mimi** est aussi, **Au hasard Balthazar**, une étrange histoire d'âne (tout en chair et mythologie). Parce que Mimi dans sa garrigue pourrait être la fille du puisatier (il est question de

femme-fontaine) ou la femme de la boulangère (en 1966 - le saviez-vous ? - Mimi a ouvert un restaurant). (...)

Gérard Leford  
*Libération* - 9 avril 2003

Mimi Chiola est une amie de Claire Simon. Et pour lui rendre hommage, Claire Simon, la réalisatrice de documentaires tels que **Coûte que coûte** ou **800 Kilomètres de différence**, a décidé de la filmer, pour lui donner l'occasion de raconter sa vie. Evidemment, Claire Simon n'est pas n'importe qui, et son regard de documentariste est inattaquable. Autour de son «personnage» principal, elle met en place un dispositif respectueux et destiné à déclencher la parole de Mimi à qui, pourtant, toute maîtrise du discours est laissée. Tant de respect de son sujet, de réflexion dans la construction laisse admiratif... (...)

Camille Brun

**Mimi** a été sélectionné au Festival de Berlin 2003. Pour le tournage, Claire Simon sélectionnait les lieux au préalable, sans en avertir Mimi Chiola. Sur place, l'interviewée pouvait alors raconter ce que ces endroits lui rappelaient. De même, elle a demandé au violoniste Mohamed Mokhtari, qui compose la musique, de jouer en plein air, dans des décors choisis par elle.

[www.mcinema.fr](http://www.mcinema.fr)



## La réalisatrice : ses dates clés

1972. Buffet et Bontemps guillotins. Je me souviens de ce jour-là, de ce matin-là. Après, il y a eu Ranucci.

1974. Légalisation de l'avortement. J'aime beaucoup l'Algérie. J'étudie l'arabe et le berbère. Grâce à la cinémathèque d'Alger, je trouve des stages pour devenir monteuse de films.

1975. Je fais un court métrage à Nice, l'ambiance est au film militant, le mien ne l'est pas. Je me sens inauthentique et étrangère partout, filmer ici et maintenant est suffisamment exotique pour moi.

1981. La gauche passe. Le lendemain, dans le métro, je me dis que les immigrés vont être plus à l'aise ici, et qu'ils vont bientôt pouvoir voter. On connaît la suite.

Je fais un stage aux ateliers Varan et je découvre qu'une caméra filme quand on appuie sur le bouton, même si on est seul, et qu'on peut faire un film sans scénario. La peine de mort est abolie.

1985. Ma fille naît, la beauté de la vie éclate et m'emporte par instants. Mère et cinéaste, femme et cinéaste, tout ça ne va pas de soi. Pour certains hommes, on est comme une espèce de concurrence déloyale surgie d'on ne sait où... Au mieux, ils nous trouvent prétentieuses, pas sexy, certains essaient de nous décourager et parfois, ça marche. Mais je ne doute pas des autres, Akerman, Duras.

1988. Je tourne un court métrage, **la Police**, dans mon quartier, à pied, et je découvre combien filmer, pour moi, c'est être un arpenteur. Depuis ça me poursuit, de **Récréations** à **Mimi**, j'essaie de faire «suer» les lieux.

En septembre, Manon rentre en maternelle. Dans la cour, il y a des scènes magnifiques, terribles. Les passions humaines. Je me dis que si elle s'en sort là, elle s'en sortira partout. Deux ans plus tard, dans cette cour, je tourne

**Récréations.** Je retrouve la honte de l'enfance quand les histoires tournent mal...

1989. Je tourne un film en vidéo toute seule, **les Patients**, sur un médecin, copain de mon père. Mon père ne marche plus depuis 1967. Il a eu la sclérose en plaques pendant quarante-cinq ans. Mon père était un saint, un vrai parce qu'il n'était pas parfait. La vie avec lui était très comique et absurde. Pour les gens occupés à leurs vanités, il n'était qu'un «handicapé», «infirmes», etc., et ça leur faisait très peur. Il était extrêmement drôle, et l'on passait souvent le voir à l'hôpital pour se remonter le moral. J'ai filmé **les Patients** pour voir de près les médecins, ces gens qui avaient tant de pouvoir sur lui. Il s'énervait contre son vieux copain : «Amène-la chez les bourgeois. Eux aussi, on doit les voir se déshabiller, se plaindre et être malades.» Ma mère aimait beaucoup ce film où les patientes lui ressemblaient, toujours en robe de chambre.

Le mur de Berlin est tombé, j'ai mis du temps à m'en apercevoir car j'étais, moi aussi, tombée amoureuse.

1991. Ma mère est morte pendant que je mixais **Scènes de ménage**, une série de courts métrages que j'avais tournée avec Miou Miou. Filmant les gestes du ménage, je croyais filmer une femme mariée (l'amour conjugal) et l'on y voyait les mains d'une mère. Diktat de la mère et sensualité mêlés.

On fonde *Addoc*, association des documentaristes. Moment important où l'on parle de cinéma. On veut montrer des films, en parler et en faire.

A Nice, Jihad, le beau-frère de mon compagnon, se lance dans une entreprise de plats cuisinés. On va lui rendre visite dans la ZI de St-Laurent-du-Var (voilà la vraie ville de Nice, un endroit où les gens se parlent, se disputent, rient et se détestent...). Je reconnais la folie, l'excitation, l'utopie et les humiliations qui règnent dans la boîte où je travaille : *les Films d'ici*. Ça donne **Coûte que coûte**. Dans cette «ruche», comme

l'a décrite Luc Moullet, on se montre nos films, on en discute (Philibert, Le Roux, Gheerbrandt, Dindo, Kramer, etc.)

1995. Je tourne le dos aux grèves, puisque je fais un film de fiction, **Sinon oui**, l'histoire d'une femme qui vole un enfant à Nice. Mon père meurt et ma vie s'assombrit. Le film finira éclairé par le son extraordinaire d'Archie Shepp.

2003. En dix ans, il s'est passé beaucoup de choses auxquelles je ne pense pas tant l'ambiance est aux RE : REtour en arrière, à droite, RELigions, REstructurations. J'ai fait des films, du théâtre, j'ai filmé ma fille, en fiction ou documentaire. J'écris mes dates clés, alors que je déteste parler de moi, c'est bien fait pour ma gueule, j'avais qu'à pas faire **Mimi**. Filme **Pirates** produit par Gilles Sandoz. Pirates veut dire libre, pauvre, singulier. Ça ressemble à **Mimi** (ses histoires). On s'occupe de la distribution, on contacte les associations, c'est petit mais c'est bien fait, cousu main. **Mimi** c'est un film sur Nice, un roman en kit. Celui de Mimi qui croyait que «gondolière» c'était un job à Venise et qui voulait ressembler aux hommes pour aimer les femmes.

*Libération 9 avril 2003*

## Filmographie

<b>La police</b> documentaire	1988
<b>Les patients</b> documentaire	1989
<b>Scènes de ménage</b> 10 courts-métrages avec Miou-Miou	1991
<b>Récréations</b> documentaire	1992
<b>Faits divers</b> soirée thématique pour Arte	1993
<b>Coûte que coûte</b> documentaire	1994/1995
<b>Sinon, oui</b> fiction	1996/1997
<b>Ça c'est vraiment toi</b> fiction	1999
<b>800km de différence/romance</b>	2001
<b>Mimi</b> long métrage documentaire	2002
<b>Pirates</b>	2003

### Documents disponibles au France

Revue de presse importante  
Cahiers du Cinéma n°579  
Positif n°507

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)